

Archives
départementales
du Territoire
de Belfort

août 1914
novembre 1918

l'enfer de la guerre

catalogue
de l'exposition

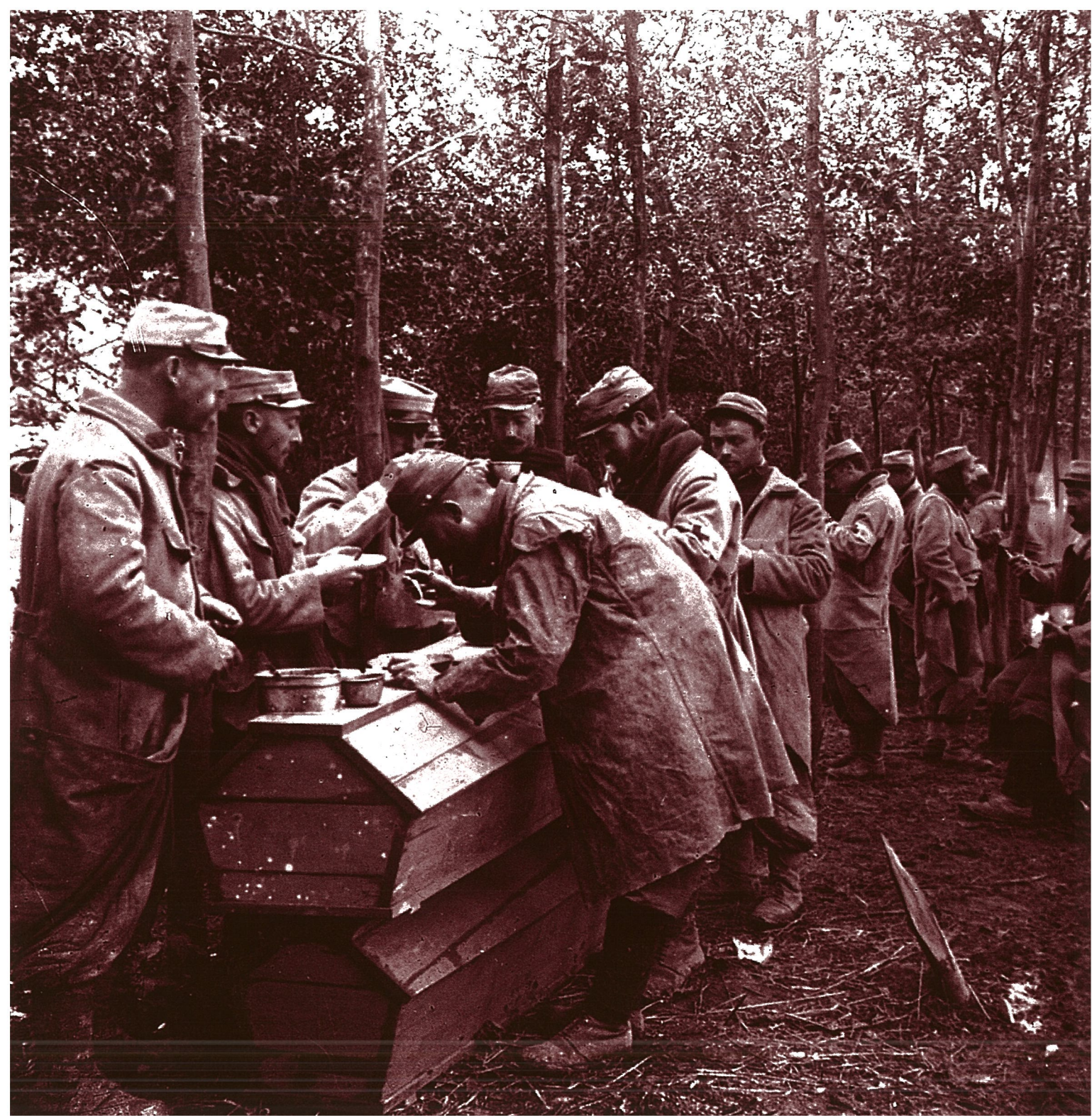




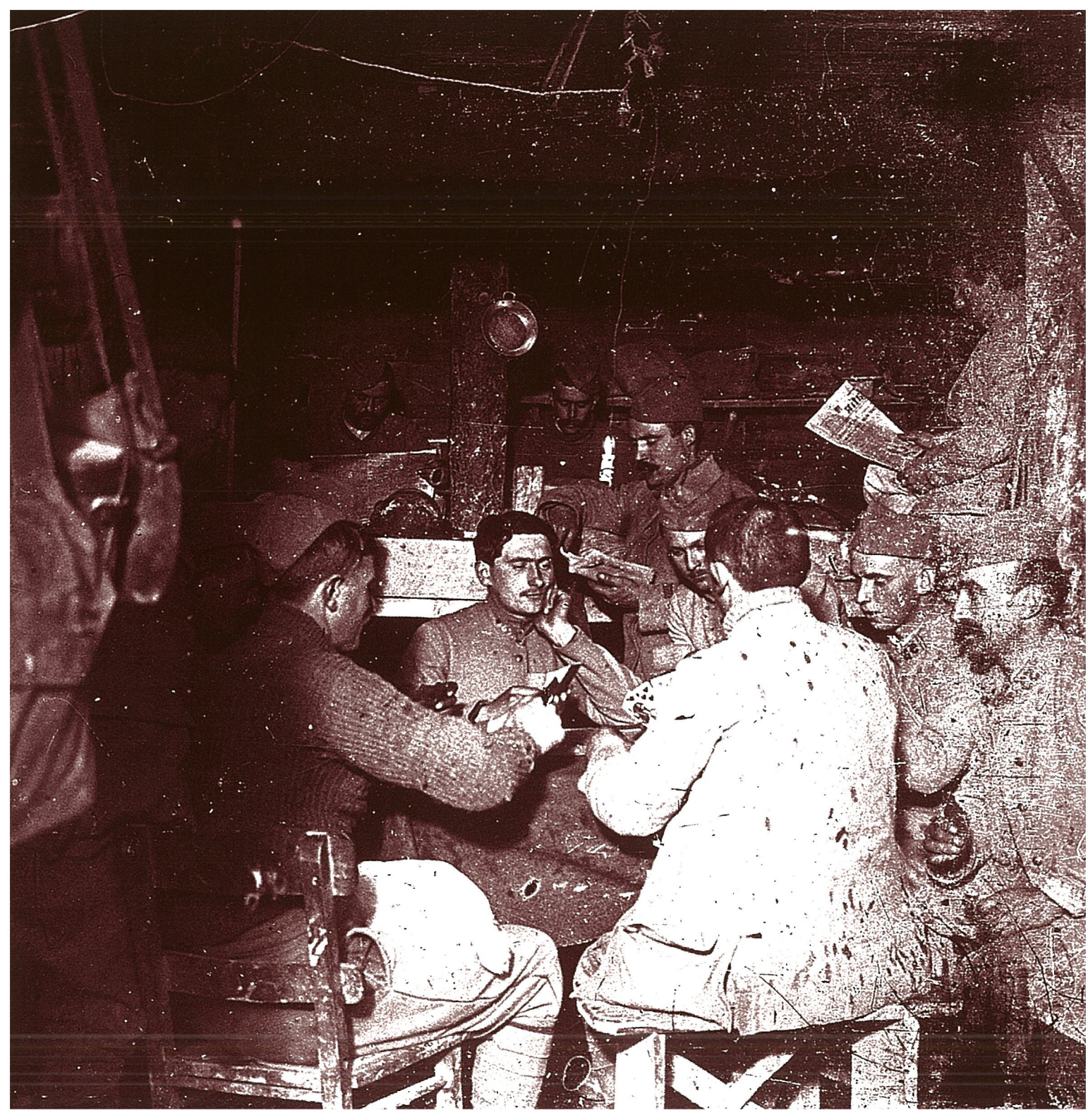
















Archives
départementales
du Territoire
de Belfort

août 1914
novembre 1918

l'enfer de la guerre

catalogue
de l'exposition



Avant-propos

Août 1914-novembre 1918 : quatre années qui constituent un tournant majeur dans l'histoire de notre siècle. Pendant ces quatre années, une guerre nouvelle s'est déroulée en Europe : effroyable, totale, mondiale.

De cette guerre est issue une nouvelle donne géographique et politique : la vieille Europe traditionnelle s'est effondrée, et avec elle, l'ordre hérité du XIX^e siècle. Une nouvelle carte s'est constituée. C'est une nouvelle civilisation qui est née, accompagnée d'un bouleversement économique et social, inconcevable quelques années auparavant : 1914-1918, c'est aussi le début réel du travail salarié, en masse, des femmes qui doivent remplacer les hommes partis au front.

Tous ces bouleversements se sont faits dans la violence de sanglants combats et dans l'horreur, au quotidien, de la vie dans les tranchées d'une interminable et insoutenable guerre de position. Car lorsque l'histoire avance par la guerre, ce sont les hommes qui en paient le prix. Cette année du 80^e anniversaire de l'armistice du 11 novembre 1918 doit donc être pour nous l'occasion d'accomplir un indispensable travail de mémoire pour en saisir le prix payé par ceux qui l'ont vécue et comprendre, aujourd'hui, les conséquences d'une telle guerre. L'organisation de l'exposition des Archives départementales, Août 1914-novembre 1918 : l'enfer de la guerre, est un choix de mémoire ; le présent catalogue en perpétuera la trace et sera, pour toutes les générations d'aujourd'hui, le témoignage d'un moment essentiel de notre histoire collective.

Christian PROUST

Président du Conseil général
du Territoire de Belfort





Sommaire

introduction, page 15

première partie

La veillée d'armes

- > Antagonismes européens, page 18
- > Un lourd passif entre la France et l'Allemagne, page 20
- > De Sarajevo à la mobilisation, page 20

deuxième partie

Les premiers mois - La guerre de mouvement

- > La bataille des frontières, page 24
- > Les troupes françaises en Alsace-Lorraine, page 26
- > La bataille de la Marne et la course à la mer, page 26

troisième partie

La guerre des tranchées

- > Construction et organisation des tranchées, page 30
- > Les besoins en hommes, page 33
- > Nouveaux armements terrestres, page 35
- > L'aviation et la marine de guerre, page 35
- > Les combats, page 36
- > Le front des Vosges, page 38
- > Verdun, page 38
- > La vie au jour le jour, page 41
- > La vie quotidienne : loisirs, permissions, moral, page 42
- > Après la bataille, page 44

quatrième partie

La guerre s'étend et de nouveaux alliés arrivent

- > Le front russe, page 48
- > La guerre en Orient, page 49
- > L'arrivée des Américains, page 50

cinquième partie

La fin de la guerre et les Armistices

- > Les derniers assauts allemands, page 54
- > Les alliés passent à l'offensive, page 55
- > La victoire de l'Entente, page 57

sixième partie

Après la guerre

- > Victimes et destructions, page 60
- > Les monuments aux morts, page 61
- > Les lieux de mémoire, page 62

chronologie, page 64

Introduction

Il y a 80 ans, l'Armistice met enfin un terme à la Première Guerre mondiale. Durant quatre longues années, les souffrances, l'angoisse, les blessures, la mort ont été le lot quotidien des combattants de toute origine.

Alors qu'aujourd'hui, la « génération du feu » a quasiment disparu - les derniers témoins de 1914-1918 ne sont plus qu'un tout petit nombre - comment transmettre et faire comprendre ce qu'a été réellement cette terrible épreuve ?

Certes, les aspects militaires, diplomatiques, techniques ont été largement étudiés ; mais les souffrances quotidiennes des hommes sont peu abordées dans les sources officielles.

Les Archives départementales du Territoire de Belfort ont reçu en don plusieurs collections de plaques de verre (négatifs et positifs stéréoscopiques) dont la qualité, la précision, le réalisme souvent, permettent de se plonger dans l'enfer des tranchées.

Les Archives ont aussi à leur disposition des documents encore peu exploités, tels que mémoires, correspondances, objets.

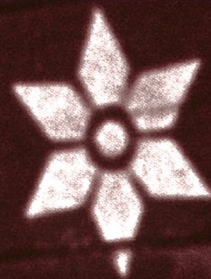
Des particuliers, descendants de soldats, ont bien voulu prêter également des souvenirs laissés par leurs pères ou grand-pères.

Cette exposition rassemble ainsi de nombreux témoignages et permet de mieux ressentir l'horreur et l'inhumanité du premier conflit mondial.



première partie

la veillée d'armes

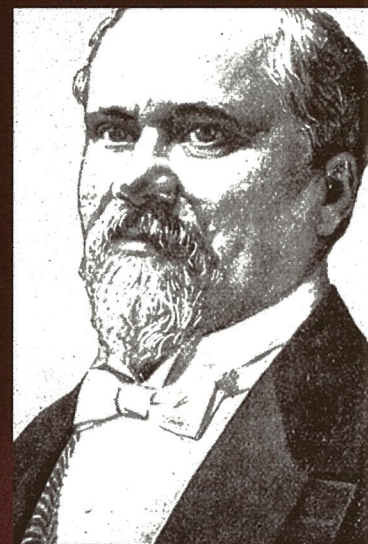


CHARGE

Antagonismes européens

Au début du XX^e siècle, l'Europe est à son apogée, elle domine directement ou indirectement la plus grande partie du monde. Mais cette suprématie s'accompagne d'antagonismes nombreux entre grandes puissances.

Rivalités coloniales, heurts économiques, questions nationales fournissent à l'opinion publique des prétextes de crises toujours renouvelées. Ces tensions poussent les états européens à forger des alliances solides et entraînent une situation de « paix armée » ; chaque nation amplifie ses efforts militaires, une course à l'armement est lancée à partir de 1905. Les difficiles relations franco-allemandes illustrent bien l'état d'esprit belliqueux qui se développe et qui prépare l'opinion publique à la guerre.



**Raymond Poincaré,
Président de la
République française
de 1913 à 1920.**



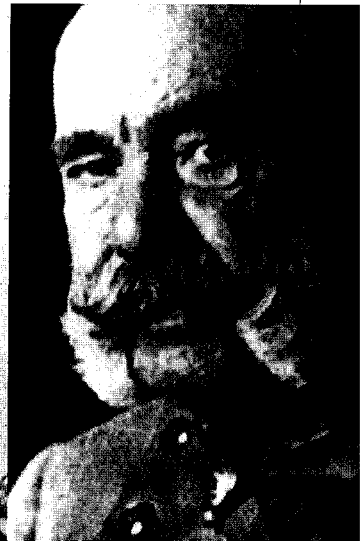
Nicolas II, dernier
empereur de Russie
de 1894 à 1917.



Georges V, roi de
Grande-Bretagne,
d'Irlande et empereur
des Indes de 1910
à 1936.



Guillaume II, roi de
Prusse et empereur
d'Allemagne de 1888
à 1918.



François-Joseph 1er,
empereur d'Autriche
de 1848 à 1916 et roi
de Hongrie de 1867
à 1916.

Un lourd passif entre la France et l'Allemagne

Le souvenir de la défaite de 1870 face à la Prusse est ancré dans les esprits, particulièrement dans le Territoire-de-Belfort, né de la perte de l'Alsace-

Lorraine. A partir du début du XX^e siècle, le nationalisme dans les grands états européens est réactivé et se manifeste de différentes façons selon les pays : pan-germanisme en Allemagne et volonté de reconquérir les provinces perdues en France.

Les deux crises marocaines de 1905 et 1911 avivent encore l'hostilité entre ces deux puissances même si le conflit a été évité de justesse. Face à ces menaces, les socialistes tentent d'intervenir dès 1905 au sein de la II^e Internationale : le congrès extraordinaire réuni à Bâle en 1912 adopte à l'unanimité une résolution solennelle contre la guerre ; mais les participants restent divisés sur les moyens d'action. En augmentant leurs effectifs militaires en temps de paix, Allemands et Français montrent bien la réalité de cette « paix armée » : l'Allemagne porte ses effectifs de 600.000 à plus de 800.000 hommes en juillet 1913 et

amplifie la couverture militaire de sa frontière ouest, la France répond en allongeant la durée du service militaire à 3 ans. Comme ailleurs en France, les socialistes belfortains organisent des réunions hostiles à la guerre et manifestent contre la loi des 3 ans ; ces protestations trouvent un écho important dans les casernes. A cette occasion, Ludovic-Oscar Frossard, instituteur à Lamadeleine, un des leaders socialistes belfortains, est radié de l'enseignement.

De Sarajevo à la mobilisation

A coté des difficiles relations franco-allemandes, les Balkans connaissent une situation explosive depuis plusieurs années : l'Autriche-Hongrie et la Russie cherchent à y accroître leur influence en profitant de la faiblesse de l'Empire ottoman.

De 1908 à 1913, trois crises éclatent dans cette région d'Europe : en 1908, l'Autriche parvient à annexer la Bosnie-Herzégovine, ce qui exaspère la Russie. En 1912-1913, deux guerres balkaniques voient s'affronter les petits états soutenus par les grandes puissances. L'empire ottoman perd la majorité de ses possessions européennes mais les problèmes demeurent. La Serbie, soutenue par la Russie, est plus que jamais une menace pour l'empire d'Autriche-Hongrie. En effet, la Serbie attire à elle les Slaves du sud dont la majorité vit encore dans l'empire multinational d'Autriche-Hongrie.

L'assassinat le 28 juin 1914 à Sarajevo de l'archiduc François-Ferdinand, héritier du trône d'Autriche-Hongrie, et de son épouse, met le feu à la poudrière balkanique, déclenchant par le jeu des alliances la Première Guerre mondiale.

En un mois, toute l'Europe bascule dans la guerre. Même les socialistes se rallient à la guerre de « défense nationale », tandis qu'en France, Jean Jaurès est assassiné le 31 juillet par un nationaliste qui voyait en lui « l'agent de l'Allemagne ».

Si quelques images ont donné l'impression d'un départ dans l'enthousiasme, c'est en réalité la résignation qui l'emporte ; le sentiment patriotique semble fort en France comme en Allemagne.

Dans ces deux états, chacun voyant son pays agressé et en état de légitime défense, les partis politiques se rallient à la guerre : c'est « l'Union Sacrée ».



Tenue au pantalon rouge utilisée jusqu'en 1915 (France).

Musée d'Art et d'Histoire de Belfort.



Représentation symbolique de l'attachement de l'Alsace à la France, 1912.

Carte postale, coll. part.

Mobilisation, le train
du départ.





deuxième partie

les premiers mois



la guerre de mouvement



La bataille des frontières

Dès le début du mois d'août 1914, les états-majors français et allemands précipitent la concentration de leurs troupes ; en effet, l'Angleterre n'a encore qu'une armée très réduite et l'armée Russe va être lente à mobiliser. France et Allemagne réalisent donc au début l'essentiel de l'effort militaire.

Chacune des deux puissances applique un plan mis au point de longue date par les états-majors : le plan Schlieffen, qui mise sur la surprise et la rapidité, consiste en un mouvement tournant à travers la Belgique pour encercler l'armée française avant de se retourner contre la Russie ; quant au plan XVII des Français, il prévoit une offensive en Alsace-Lorraine menée conjointement avec une attaque russe en Prusse-Orientale. Dans les deux camps, on pense que la guerre sera courte. Bafouant la neutralité belge, les Allemands pénètrent en France. Dès le 24 août 1914, « La bataille des frontières » est perdue. La ruée allemande se poursuit et très rapidement le nord de la France est envahi, les armées françaises battent en retraite et de nombreux civils belges et français fuient devant l'envahisseur.

Le 2 septembre, l'avant garde allemande atteint Senlis à une quarantaine de kilomètres de la capitale. Galliéni, gouverneur de Paris, prend des mesures pour défendre la ville et demande au gouvernement de se replier à Bordeaux.

Sans nouvelle précise des combats, la peur grandit autour de la capitale : en effet, la censure a été rétablie dès le 4 août et les réfugiés colportent de fausses nouvelles augmentant la panique.

Cependant, fin août, les Parisiens anxieux attendent les rares nouvelles, se rendant bien compte de la gravité de la situation militaire.

Exode des populations dans le nord
de la France : « on évacue le village ».





Les troupes françaises en Alsace-Lorraine

Le plan XVII de l'état-major français prévoit d'attaquer sur la frontière du nord-est, le sens en est hautement symbolique : pour les Français, il s'agit de la reconquête des provinces perdues.

Le gros des troupes françaises est réparti de Belfort aux Ardennes. Sans attendre la concentration des armées, Joffre fait attaquer tout de suite en Alsace dès le 7 août. Les poteaux frontière sont symboliquement abattus et Mulhouse est emportée dès le 8 août : impact patriotique formidable souligné par la presse locale et nationale.

L'enthousiasme est de courte durée car l'armée française, avancée imprudemment dans Mulhouse et mal protégée, doit évacuer la ville dans la nuit. Elle se replie, mais bloque la contre-attaque allemande autour de Montreux-Jeune.

Le général Bonneau, jugé responsable de l'échec est destitué, une Armée d'Alsace est créée sous les ordres du général Pau.



Les poteaux frontière sont arrachés.

Carte postale, coll. part.

Elle s'empare dès le 14 août des cols vosgiens et reprend même Mulhouse le 19 août.

Peu après, l'Armée d'Alsace est dissoute : elle est victime de l'échec essuyé devant Sarrebourg et Morhange et de la ruée allemande en France par la Belgique. La plus grande partie des troupes massées le long de la frontière est rapidement déplacée vers le nord et la Marne pour stopper la progression rapide des Allemands. Le camp retranché de Belfort ne joue plus à partir de septembre un rôle de premier plan, son artillerie lourde lui est retirée au profit du front qui se met en place entre la Marne et la mer du Nord.

Les offensives françaises du nord-est sont des échecs sanglants. Seule une petite fraction de territoire autour de Thann, reconquise en août 1914, témoigne de ces premiers combats en Alsace.

La première victime de la guerre, le caporal Jules-André Peugeot, instituteur né à Etupes, est abattu par le lieutenant Mayer le 2 août à Joncherey, alors qu'une patrouille allemande s'est aventurée au-delà de la frontière.

La bataille de la Marne et la « course à la mer »

Alors que Paris est transformé en camp retranché, le général Joffre réorganise rapidement les troupes françaises qui se replient du nord ainsi que celles combattant en Alsace-Lorraine.

L'observation aérienne de la progression des troupes allemandes permet de voir que la 1^{re} armée amorce un mouvement d'encerclement des armées françaises. Après avoir



Borne frontière bicolore aux Armes du Reich.

Musée d'Art et d'Histoire de Belfort.

obtenu l'assentiment du général French d'engager des troupes britanniques, Joffre et l'état-major décident de lancer la contre-offensive générale sur la Marne, d'autant plus qu'ils ont appris quelques jours auparavant la défaite russe à Tannenberg. Des troupes fraîches et de nouveaux armements sont conduits rapidement à proximité du front, les taxis parisiens sont réquisitionnés pour cette occasion. Le 6 septembre les troupes françaises (environ 1 million d'hommes) et 100.000 Anglais passent à l'offensive sur un front s'étendant de Paris à Verdun.

Des combats acharnés opposent les armées ennemies et finalement, à partir du 10 septembre les troupes allemandes sont contraintes de reculer sans trop de désordre sur l'Aisne. Les armées françaises, épuisées, ne peuvent les refouler hors du territoire national.

Du 15 octobre au 15 novembre, chacune des deux armées tente de déborder son adversaire et progresse alors au rythme de batailles successives en direction de la Manche et de la mer du Nord. Cette « course à la mer » a aussi pour but de s'assurer la maîtrise des ports de Dunkerque et Calais, lieux d'arrivée des renforts anglais. Les derniers combats, en novembre 1914, particulièrement sanglants, se situent le long de l'Yser et en Flandre. Les Allemands ne pourront s'emparer des territoires volontairement inondés par les Belges en ouvrant les écluses de Nieuport.

Pour la « course à la mer » comme pour la bataille de la Marne, les états-majors allemands et français ont été obligés d'utiliser et de réorganiser dans l'urgence tous les moyens de transport et en particulier les chemins de fer.

Ces manoeuvres de débordement ayant échoué, le front se stabilise sur une longueur de 800 kilomètres. De la mer du Nord à Belfort, les soldats commencent à creuser des tranchées.

A la fin de 1914, la guerre prend une tournure totalement différente : la bataille de la Marne a sauvé la France d'une invasion bien amorcée et d'ailleurs le haut commandement allemand remplace von Moltke dès le 14 septembre par Erich von Falkenhayn.



LES DEUX ENNEMIS DE L'ALLEMAGNE
Le Général JOFFRE & le Canon de 75

Portrait du général Joseph Joffre, chef d'état-major de 1914 à 1916.

Carte postale, coll. part.



**« Verre du peuple »
du réserviste alsacien
Joseph Bangard (Allemagne)**

Coll. part.





troisième partie

la guerre des tranchées

Construction et organisation des tranchées

Les armées sont contraintes de faire une guerre différente de celle qui a été prévue. Les soldats vont s'enterrer et petit à petit aménagent plusieurs lignes de tranchées et des réseaux reliés par des boyaux sans cesse modifiés par les attaques, perfectionnés, abandonnés, repris.

Les premières lignes sont protégées par un système défensif de fils de fer barbelés, mines, queues de cochon, hérissons... En arrière, se trouvent les services auxiliaires : ravitaillement, ambulances, cantonnement des troupes au repos et artillerie lourde.

Les hommes vivent dans l'angoisse des combats d'autant plus que l'armement s'adapte à la guerre des tranchées et devient de plus en plus meurtrier : c'est la guerre d'usure.

Pendant quatre longues années, les « poilus » doivent accepter la banalisation de la mort, de la souffrance et de l'horreur qui sont leur quotidien.

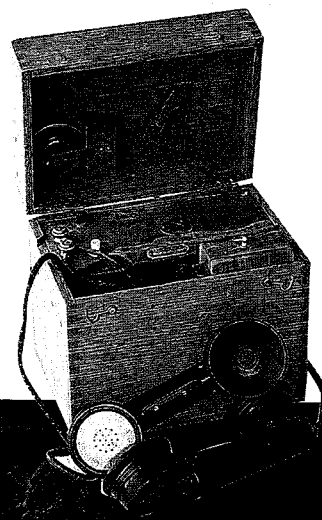
Alors que le commandement allemand a choisi dès le début d'assurer à la troupe des conditions de vie « les plus confortables possible », les Français en ont jugé autrement. Les « poilus » sont soumis à une vie quotidienne effrayante, dans la boue, le froid, sans aucune hygiène.

Les améliorations en première ligne et au repos n'interviennent qu'en 1917.



**Téléphone portatif
de campagne (France).**

*Musée d'Art et d'histoire
de Belfort (AR 1115).*



Ensemble de tranchées.

**Lampe de tranchée ayant
servie au sous-officier
Félix Félix (France).**

Coll. part.



Alerte aux gaz en Champagne.



Boiau du Jura, butte
de Souain (Marne).



Sénégalais préparant la soupe
au boyau de Chavonne (Aisne).



Les besoins en hommes

Le nombre élevé des victimes des premiers mois de guerre (301.000 en France) et l'évolution des combats - longue guerre de siège succédant à la guerre de mouvement - vont contraindre les belligérants à lever de plus en plus d'hommes et à diversifier le recrutement.

Si la population allemande atteint 66 millions d'âmes, les Français sont moins de 40 millions et la démographie est inquiétante : natalité basse et faible augmentation de la population dès la fin du XIX^e siècle.

Pourtant, la France parviendra à mobiliser 8,5 millions d'hommes : renforts fournis par les troupes coloniales, recrutement accéléré des nouvelles classes, utilisation massive des territoriaux pour tous les travaux à l'arrière du front et même parfois lors de certains combats. Enfin, des prisonniers de droit commun et des soldats indisciplinés sont utilisés dans des bataillons disciplinaires. De même, les soldats blessés sont rapidement renvoyés au front à peine guéris.



**Tenue de soldat
« bleu horizon »
(France).**

*Musée d'Art et d'Histoire
de Belfort.*

**Casque à pointe
prussien.**

*Musée d'art et d'Histoire
de Belfort.*



**« Barda » du soldat
(France)**

*Musée d'art et d'Histoire
de Belfort.*





Nouveaux armements terrestres

Par sa durée, la guerre prend des caractères nouveaux qui remettent en cause toutes les conceptions militaires. Elle devient une guerre de matériel dans laquelle s'affrontent les puissances industrielles. Elle entraîne la multiplication d'armes déjà existantes mais aussi l'apparition d'armes nouvelles.

A la fin de 1914, chaque belligérant ayant prévu une guerre courte va souffrir du manque de munitions. La grande faiblesse de l'armée française en 1914 a été surtout le manque d'artillerie lourde.

Des canons de marine et de forteresse sont transférés après modification dès la fin de 1914 à proximité du front pour tenter de limiter la supériorité allemande. C'est seulement à partir de la fin de l'été 1916 que l'armée française dispose d'une artillerie lourde moderne.

Grâce aux arsenaux mais surtout à la reconversion industrielle, l'artillerie se diversifie : le célèbre canon de 75, facile à manier, robuste, continue à être fabriqué en grandes quantités (en août 1918 mille pièces par mois), canons de 155 Schneider, pièces de 400, obusiers, crapouillots, mortiers à tir courbe...

Le combat de tranchée nécessite également des armes différentes : mitrailleuses destinées à protéger de l'assaut ennemi, lance-flammes, grenades de tous types, fusils et baïonnettes, couteaux de tranchée.

La guerre chimique, malgré son interdiction par la convention de La Haye, utilise les gaz asphyxiants ; ils sont expérimentés pour la première fois le 22 avril 1915 par les Allemands, la France les utilise à partir de 1916.

En 1916, les Anglais mettent en action les premiers chars d'assaut blindés, les « tanks » encore très vulnérables et peu efficaces. La même année, Schneider construit à son tour des chars lourds (14 à 23 tonnes) ; Louis Renault, conseillé par le général Estienne, se lance dans la construction d'engins plus légers (6 à 7 tonnes), capables de se déplacer au même rythme que l'infanterie.

La supériorité des alliés dans cette arme est assurée et elle permet à partir de l'été de 1918 la contre-offensive généralisée.

L'aviation et la marine de guerre

L'aviation, utilisée dans un premier temps pour l'observation des mouvements de troupes et des tranchées, fait d'immenses progrès.

Les prouesses réalisées par les aérostiers à bord des ballons ou des « saucisses » éblouissent les civils de même que l'audace folle des premiers aviateurs. Les premiers combats aériens apparaissent comme des tournois de chevaliers des temps modernes où tomberont les « As » comme Guynemer en 1917 ou Richtoffen en 1918.

En septembre 1915, Belfort pleure son héros Adolphe Pégoud, abattu au dessus de Petit-Croix. Bien vite, l'aviation est utilisée pour la chasse et les bombardements des voies ferrées, des villes et même des tranchées.

En 1914, la Grande-Bretagne possède toujours la suprématie navale malgré l'essor de la flotte allemande dû à l'amiral von Tirpitz.

Les fameux « Dreadnoughts » cuirassés, véritables monstres des mers, s'annoncent particulièrement redoutables. Pourtant, les combats sur mer seront limités : pour couper l'Allemagne de ses importations maritimes, les alliés mettent en place dès septembre 1914 le blocus par des champs de mines dans la Manche et la mer du Nord. Malgré tout, la flotte britannique fait la chasse aux navires allemands dispersés dans le monde (bataille des îles Falkland en décembre 1914).

La seule grande bataille navale s'est déroulée au large du Jutland le 31 mai 1916 ; le résultat a été indécis mais la flotte allemande n'a plus osé sortir de ses ports.

En février 1915, l'Allemagne réplique au blocus en déclenchant la guerre sous-marine pour asphyxier l'économie britannique. D'abord sélectives, ces opérations vont s'intensifier à partir de février 1917 : c'est la guerre sous-marine totale voulue par le général Ludendorff pour mettre l'Angleterre à genoux. Mais, l'organisation en convois des navires marchands, escortés par des bâtiments militaires et l'appui de la flotte américaine à partir d'avril 1917, condamnent le plan allemand à l'échec.



Avion biplan de gros bombardement. Coll. part.

Les combats

Sur le front occidental, le commandement en chef français cherche à organiser son plan : percer les tranchées ennemies par des attaques frontales (offensives en Champagne et en Artois en 1915, sur la Somme en 1916, à nouveau en Champagne en 1917).

Des pilonnages d'artillerie précèdent les attaques, tandis que des tirs de barrage cherchent à ralentir les assauts ennemis : les canons de tous calibres et de tous types font des ravages dans les lignes adverses.

Sortis des tranchées, les soldats doivent progresser par petits paquets, sous le feu des mitrailleuses ennemies, sur un champ de bataille criblé de trous d'obus. Les combats s'achèvent à la grenade, à la baïonnette et au couteau de tranchée.

Du côté français, ces différentes offensives ne permettent que des gains territoriaux dérisoires, le front n'est pas rompu ; en revanche, le nombre des victimes est effrayant.

Ces échecs s'expliquent notamment par l'aménagement des tranchées allemandes : souvent bétonnées, solidement organisées en profondeur, elles fournissent à la troupe des abris sûrs quasi inexpugnables. Malgré l'extrême difficulté et les échecs pour percer le front, l'état-major persiste dans cette sanglante tactique.



Les Eparges (Meuse),
prise du sommet, 1915.





Le front des Vosges

Après la bataille de la Marne (septembre 1914) les Allemands se sont repliés dans le nord-est vers l'Alsace.

Les combats menés de septembre 1914 à janvier 1915 ont permis aux Français de reprendre une petite fraction de l'Alsace et de reporter la ligne de front vers l'est. Masevaux, Thann, Steinbach, vont ainsi accueillir tant les responsables politiques que les chefs d'état-major et généraux qui viennent saluer les territoires redevenus français.

De Pffeterhouse, une ligne continue de tranchées part en direction du nord en passant devant Altkirch puis entre Thann et Cernay avant d'escalader les Vosges au Vieil-Armand, emprunter Le Linge pour passer ensuite en Lorraine.

Dans les Vosges, l'essentiel des combats va se dérouler pendant l'année 1915, ils sont tellement meurtriers pour des gains territoriaux nuls que les deux adversaires se réinstallent dans leurs positions initiales.

Il n'y aura plus d'interventions importantes jusqu'en novembre 1918, ce qui n'empêche pas quelques violents coups de main de part et d'autre.

Tant à l'Hartmannswillerkopf qu'au Linge, les sommets ont été pris plusieurs fois : les pentes dévastées par des attaques et contre-attaques successives deviennent le « tombeau des chasseurs ». Les Allemands ont en effet aménagé sur le versant alsacien des Vosges de puissantes positions bétonnées, très supérieures aux positions françaises, extrêmement rudimentaires.

Verdun

A la fin de 1915, toute stratégie de rupture du front paraît impossible de part et d'autre, les attaques françaises ont échoué, l'armée allemande n'a pas remporté de victoires décisives à l'est. Falkenhayn veut donc imposer à la France une bataille d'épuisement dans laquelle il contraindra le pays à jeter toutes ses forces : il veut « saigner à blanc l'armée française ».

Deux grandes places fortes sont évoquées : Belfort et Verdun ; c'est la seconde qui est retenue car elle est mal reliée à l'arrière et présente un saillant dans la zone occupée par les Allemands. L'offensive allemande commence le 21 février 1916 par un formidable pilonnage d'artillerie. Commandés par Pétain puis par Nivelle, les Français s'engagent totalement. Autour des forts de Douaumont, de Vaux, des villages de Fleury (rive droite de la Meuse), du Mort-Homme et de la Cote 304 (rive gauche), attaques et contre-attaques se répondent dans un paysage dévasté. Jusqu'en juillet, les Allemands progressent, ils parviennent même à 5 kilomètres de Verdun ; mais à partir du 11 juillet ils sont sur la défensive et les troupes françaises vont progressivement reprendre le terrain perdu.

Le 2 novembre, le fort de Vaux, péniblement conquis en juin par les Allemands est repris par les soldats du général Mangin.

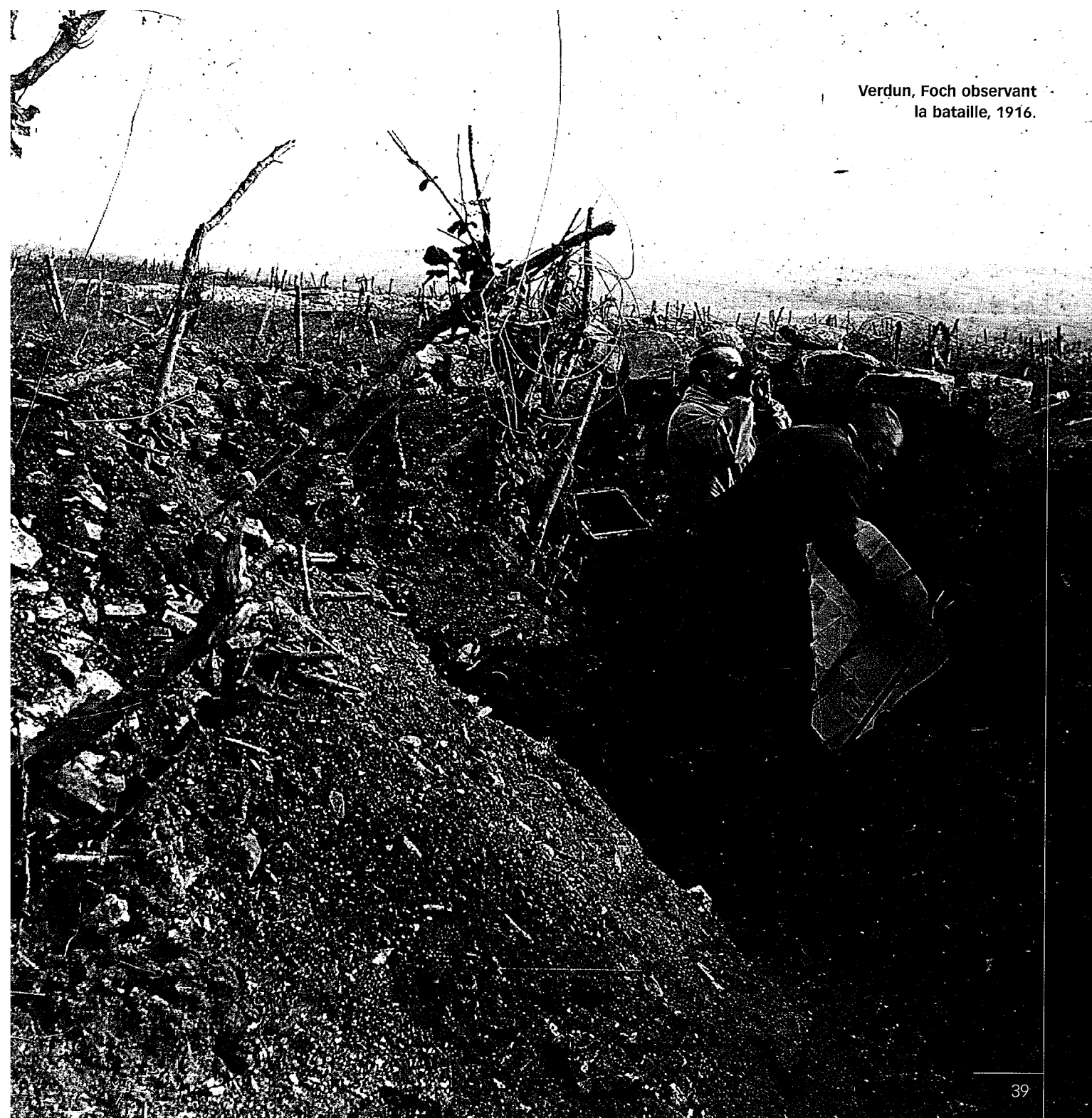
Pour les combattants, Verdun a été l'enfer, l'horreur inexprimable à cause de l'atrocité des moyens utilisés (bombardements de terreur, gaz toxiques, lance-flammes...), de l'âpreté et de la durée de la lutte. Ici peu de tranchées mais des trous d'obus dans lesquels les soldats en petits groupes isolés se battent jusqu'à la mort. Certains bataillons ont perdu la presque totalité de leur effectif. L'héroïque résistance de Verdun est due à la résolution inébranlable du poilu français, les troupes ayant été constamment renouvelées après plusieurs jours de combat.

« La Voie Sacrée » a aussi permis de sauver Verdun. Seule route à l'abri des bombardements allemands, reliant Bar-le-Duc à Verdun, elle a été sillonnée jour et nuit tout le temps de la bataille par des convois amenant hommes, matériel, ravitaillement.



Le sommet de l'Hartmannswillerkopf (Haut-Rhin).

Verdun, Foch observant
la bataille, 1916.



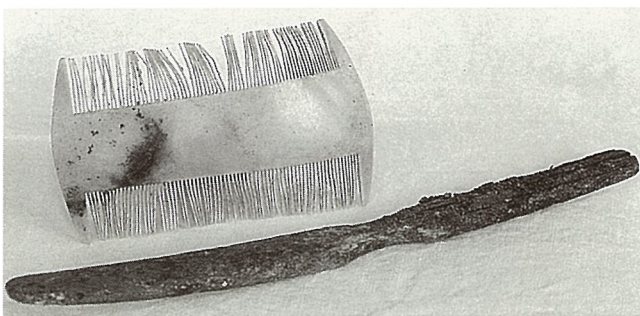
Route de Foix,
coryée de pain.



La vie au jour le jour

La tranchée, c'est l'enfer pour les poilus. Ils y vivront pourtant pendant quatre ans dans des conditions atroces.

Correspondances, carnets personnels, journaux de tranchées ont largement évoqué de façon émouvante la vie au front. Le pantalon rouge - cible parfaite - est abandonné au début de 1915 au profit de l'uniforme bleu horizon ; et à partir de septembre, le casque « Adrian » assure une protection plus grande que les petites calottes de fer mises auparavant sous le képi. Les soldats portent aussi le « barda », environ trente kilos qu'ils doivent avoir sur eux lors de tous les déplacements d'un endroit à l'autre du front et lors des relèves souvent périlleuses. A la menace de mort toujours présente, s'ajoutent d'autres tourments : le froid, la boue, la saleté, la chaleur et la soif. Poux et rats leur disputent le terrain. Les poilus sont soumis au bruit, aux odeurs des charniers et à celles d'urine et de déjections lorsqu'ils occupent leur « cagna » en 1^{ère} ligne. Au milieu de cet environnement sordide, le poilu apprécie les moments de répit, en particulier « la soupe », même si la nourriture est plutôt monotone. Lorsqu'ils sont en 1^{ère} ligne, les soldats sont à tour de rôle de corvée de ravitaillement, une des obligations les mieux acceptées.



Peigne à poux et brosse à dents retrouvés sur le champ de bataille.

Mémorial du Linge.



Bouthéon pour le transport de la soupe (France).

Mémorial de Verdun.



Bidon de deux litres (France).

Mémorial de Verdun.





La vie quotidienne : loisirs, permissions, moral

A l'abri dans leur « gourbi » ou au repos non loin du front, les soldats doivent vivre de longs moments d'attente, souvent troublés par les « marmitages », les canonnades ; lecture, musique, concerts, théâtre permettent de supporter l'horreur quotidienne.

Utilisant les ressources du front, les poilus fabriquent avec une grande habileté de nombreux objets pour leur quotidien ou destinés à leurs proches.

Beaucoup plus important est le courrier, autant celui des mobilisés vers leurs familles que les lettres reçues. La quantité de courrier a été gigantesque : une lettre par jour en moyenne par soldat. Qu'elles soient d'humbles cartes ou des missives plus élaborées, elles ont joué un rôle capital en maintenant un lien entre le front et l'arrière, même si la censure ne permettait pas d'expliquer véritablement la dureté des combats. Les soldats craignent également d'affoler leurs familles en décrivant les conditions réelles de la guerre des tranchées.

S'ils espèrent recevoir des colis de leurs familles, ils attendent surtout leur tour de permission qui leur permettra de retrouver un cadre de vie plus normal pendant quelques jours. Mais là encore, ils souffrent de l'incompréhension de l'arrière, qui ne peut concevoir le sort réservé aux combattants.

Où les soldats ont-ils trouvé la force de tenir ? Ils ont tenu quatre longues années malgré le cafard et les mutineries du printemps 1917 vite réprimées. Cela s'explique par l'importance du sentiment national : les hommes acceptent le pire car ils sont dans leur bon droit, ils défendent leur sol, leur terre, leur famille. Entre eux, la fraternité est plus forte que tout : on se bat, on vit, on meurt ensemble. On fait son devoir du mieux possible.



**Bagues fabriquées
par des soldats (France).**

Mémorial de Verdun.

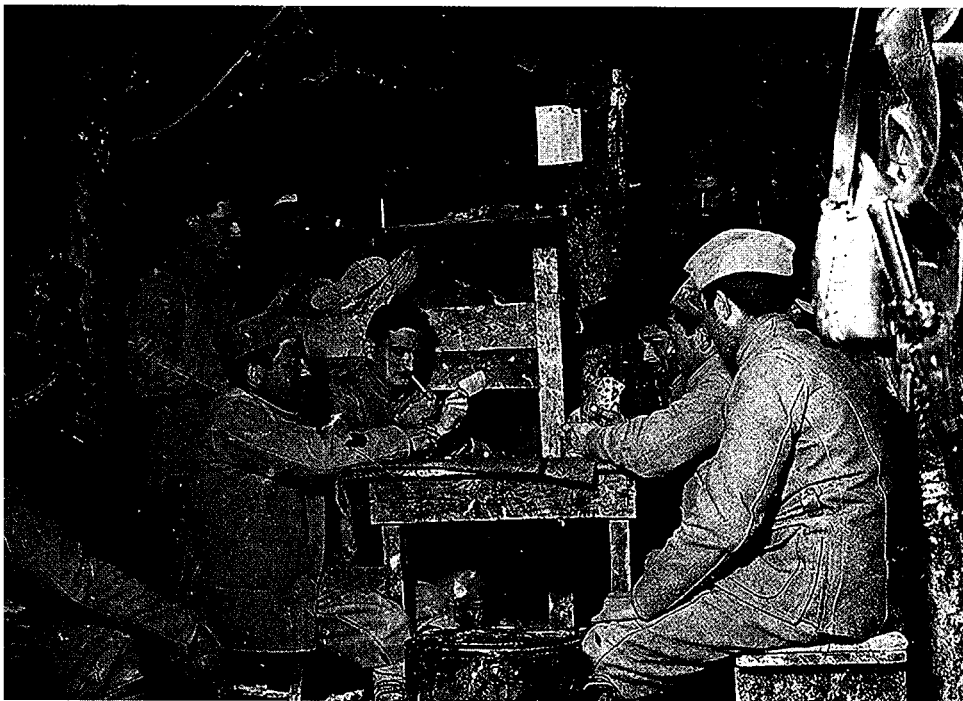


**Aux Eparges (Meuse),
repos et correspondance.**



**Grappe de raisin fabriquée
par un soldat (France).**

Musée d'Art et d'Histoire de Belfort.



Champagne, partie
de cartes.

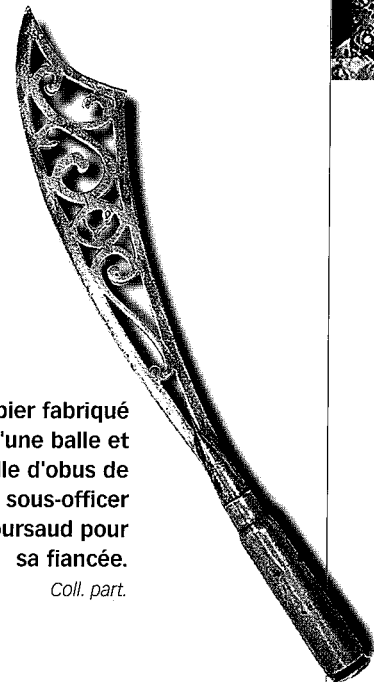


Obus de 75 m/m
ouvragé, transformé en
pied de lampe (France).

Coll. part.

Coupe papier fabriqué
à l'aide d'une balle et
d'une douille d'obus de
75 par le sous-officier
Gérard Goursaud pour
sa fiancée.

Coll. part.



Briquet fabriqué par un
soldat dans une boucle
de ceinturon allemand.

Mémorial de Verdun.



Après la bataille

Dans ce milieu effroyable des tranchées, la douleur des hommes est autant physique que morale. La souffrance et la mort sont leur lot quotidien. La multiplication des attaques, la diversification de l'artillerie, l'utilisation des gaz... augmentent les victimes : blessés, morts, disparus. Certains assauts sont de véritables hécatombes.

Malgré le dévouement des brancardiers, infirmiers et chirurgiens qui doivent parer au plus pressé, les services sanitaires sont rapidement dépassés : les blessés doivent attendre longtemps les premiers secours. Le transport aussi est périlleux, tant en raison des conditions d'évacuation que des tireurs ennemis aux aguets. De l'arrière du front, des autos sanitaires les conduisent vers l'hôpital d'évacuation. Ils en sortent pour le cimetière voisin ou pour le transfert dans un wagon aménagé vers un hôpital de l'arrière.

Certaines blessures nécessitent une convalescence plus ou moins longue avant de pouvoir remonter au front. D'autres blessures - amputations des membres par exemple - ont été une des séquelles les plus pénibles et les plus durables de la guerre, tout comme les horribles blessures de la face des « gueules cassées » et les conséquences des gaz asphyxiants. La mort banalisée est aussi une pensée obsédante de chaque combattant en première ligne : quand viendra son tour ? Certains morts n'ont laissé aucune trace, pulvérisés par la puissance du feu ou ensevelis au moment des gros bombardements. De pauvres restes sont rassemblés dans une toile et regroupés avec d'autres victimes dans les fosses communes près du front. La plupart du temps, on enterre les morts sur place, dans un bout de tranchée, avec une inscription sur une pancarte piquée au bout d'une baïonnette. Quand on le peut, on enterre dans le champ le plus proche. A proximité des hôpitaux d'évacuation se trouvent aussi de grandes nécropoles. La majorité des morts a été identifiée grâce aux plaques d'identité remises à la mobilisation : elles portent le numéro matricule de chaque homme.



**La Neuville (Aisne),
convoi de blessés.**

Villers-aux Bois (Pas de Calais),
fosse commune





quatrième partie

la guerre s'étend



et de nouveaux alliés arrivent

Le front russe

A l'est de l'Europe, les Russes ont attaqué fin août 1914 avant même que leur mobilisation soit achevée. La France compte beaucoup sur cet allié fidèle et qu'elle croit redoutable. Mais les armées tsaristes sont battues à Tannenberg par le maréchal Hindenburg (27-30 août).

Malgré cet échec, l'attaque russe a permis de soulager l'armée française au moment de la bataille de la Marne (septembre 1914). Les Russes parviennent également à pénétrer en Autriche-Hongrie. Cependant, ces victoires sont de courte durée. L'armée allemande parvient à repousser les Russes, envahit progressivement l'empire tsariste jusqu'en Lituanie et en Ukraine sans qu'il y ait de batailles décisives.

Mais la guerre accélère la désorganisation du pays : ce sont l'économie, la société, le pouvoir politique qui se décomposent. La situation s'aggrave encore durant l'hiver 1916-1917 et un mouvement révolutionnaire contraint le tsar à abdiquer début 1917. Dans la dégradation générale deux pouvoirs émergent : le gouvernement provisoire et le Soviet de Pétrograd (Conseil d'ouvriers, de soldats et de paysans). La Russie, confrontée à ce double pouvoir risque de sombrer dans l'anarchie : les paysans accaparent les terres, les ouvriers multiplient les grèves, les soldats désertent en grand nombre.

Ces aspirations populaires sont reprises et défendues par un petit parti révolutionnaire, le parti bolchévik, depuis le retour d'exil de son dirigeant Lénine en avril 1917. Ses mots d'ordre « la terre aux paysans », « l'usine aux ouvriers », « la paix sans annexion ni indemnité », « tout le pouvoir aux Soviets » rencontrent un vif succès et permettent à ce parti de se renforcer et devenir majoritaire dans les Soviets.

Le coup d'état bolchévik d'octobre 1917 est minutieusement préparé par Lénine et Trotski. Pétrograd est investie dans la nuit du 24 au 25 octobre, le gouvernement provisoire en est chassé. Un nouveau gouvernement formé de bolchéviks est constitué le 25 octobre. Dès le 27, un des premiers décrets « sur la paix » propose à tous les peuples une paix immédiate sans annexion.

Dès novembre, les bolchéviks signent un cessez-le-feu généralisé et entament des négociations. Ils espèrent secrètement l'extension de la révolution prolétarienne. En février 1918, les Allemands s'impatiente et lancent une offensive foudroyante qui menace la capitale et la Révolution. Les bolchéviks sont

contraints de signer la paix le 3 mars 1918 à Brest-Litovsk. Celle-ci impose de lourds sacrifices à la Russie qui perd 800 000 km² et une partie importante de ses ressources agricoles et industrielles.

La Russie quitte la Triple Entente, permettant à l'Allemagne de concentrer toutes ses forces sur le front ouest.

**Environs de Monastir
(aujourd'hui Ritola-Macédoine).**



La guerre en Orient

A partir de 1915, les Alliés bloqués à l'Est, essaient de porter la guerre sur le flanc des puissances centrales, chaque camp recevant de nouveaux partisans.

Dès octobre 1914, l'Allemagne a entraîné à ses côtés l'Empire ottoman ce qui interdit les relations entre les occidentaux et la Russie par les détroits et la mer Noire.

Sur la proposition de Winston Churchill, 1^{er} lord de l'Amirauté, une flotte anglo-française essaie en mars 1915 de forcer l'étroit passage qui sépare la mer Egée de la mer de Marmara mais l'artillerie turque coule un tiers des vaisseaux alliés et les Dardanelles restent interdites. Un corps expéditionnaire débarqué dans la presqu'île de Gallipoli est anéanti par les Turcs et les épidémies durant l'été 1915. L'Allemagne réussit alors à entraîner dans son camp la Bulgarie (septembre).

L'armée serbe prise à revers par les Bulgares est submergée ; elle abandonne sa patrie, se replie à travers l'Albanie et se réfugie avec l'aide de la flotte alliée dans l'île de Corfou.

Le corps expéditionnaire franco-anglais installe en octobre une solide tête de pont à Salonique.

En mai 1915, l'Entente a bénéficié de l'entrée en guerre de l'Italie. Cette dernière, membre de la Triplice, a mené des pourparlers

Ornement brodé ramené par le sous-officier Basile Flourence, après la campagne de Salonique (Grèce). Coll. part.



avec les deux camps, mais les accords secrets de Londres (avril 1915) lui promettent les terres irrédentes (encore autrichiennes), la Dalmatie et une zone d'influence en Orient. Malgré de violents combats, le front italien sur les Alpes reste toutefois secondaire. Pour les alliés, l'année 1915 est plutôt une année noire.

Les Roumains, qui désirent libérer la Transylvanie du joug hongrois, profitent des circonstances pour entrer en guerre (août 1916). Après quelques succès, les armées bulgares et austro-hongroises, s'emparent de Bucarest en décembre 1916 et contrôlent les trois quarts du pays.

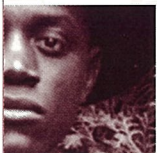
En juin 1917, la Grèce se range dans le camp des alliés. Des combats se déroulent également au Moyen-Orient, aux confins de l'Empire ottoman. En décembre 1914, les Turcs tentent en vain de s'emparer du Canal de Suez. En décembre 1917, l'armée anglaise conquiert Jérusalem. D'autres opérations ont lieu au fond du Golfe persique en 1916 et 1917.





L'arrivée des Américains

Le 6 avril 1917, le Congrès américain vote à une énorme majorité l'entrée en guerre des Etats-Unis. Traditionnellement isolationnistes, les Américains ont cependant des liens économiques et financiers étroits avec l'Entente dès 1914.



La décision allemande de guerre sous-marine à outrance en février 1917 est ressentie comme une provocation par le pays défenseur de la liberté des mers et de la démocratie. Le rôle du président Wilson, profondément pacifiste mais partisan convaincu du droit, a été déterminant dans le choix de la guerre.

Deux millions de soldats américains vont rejoindre progressivement les volontaires présents depuis le début du conflit.

En mars 1918, 300.000 hommes sont déjà arrivés en Europe mais l'organisation d'un tel corps expéditionnaire dans un pays sans tradition militaire n'est pas aisée.

De nombreuses localités du Territoire-de-Belfort ont abrité des cantonnements pour les « Sammies ».

Si l'entrée des Etats-Unis dans la guerre se concrétise réellement sur le plan militaire en 1918, l'annonce de leur intervention et le déplacement des premières troupes vont créer, chez les soldats alliés épuisés et démoralisés et les civils, un choc salutaire.

**Soldats américains
en cantonnement à Grandvillars
(Territoire de Belfort).**

Photographie de Lucien Edmond.







cinquième partie

la fin de la guerre et les armistices

Les derniers assauts allemands

Depuis 1917, en Allemagne l'empereur laisse l'état-major (généraux Hindenburg et Ludendorff) imposer une véritable dictature, alors qu'en France, le nouveau chef du Gouvernement Georges Clemenceau, homme d'état énergique est décidé à mener le pays à la Victoire. Il gouverne seul et multiplie les visites sur le front où il tente de galvaniser l'ardeur des troupes.

A la fin de 1917, les Allemands savent qu'ils doivent l'emporter rapidement sous peine de perdre la guerre. En effet le temps leur est compté : l'aide américaine en hommes et en matériel commence à débarquer en Europe, regonflant le moral défaillant des alliés et en Allemagne même la situation économique et le ravitaillement sont de plus en plus problématiques.

Profitant de l'Armistice de Brest-Litovsk, Ludendorff commence à transférer à l'ouest les divisions du front oriental, il espère ainsi profiter de sa supériorité numérique. Son offensive de la dernière chance porte sur trois points du front : près de Saint-Quentin (21-24 mars), à la frontière belge (8 avril) puis en Champagne (27-31 mai). Le premier coup de boutoir allemand crée une brèche entre l'armée française et l'armée anglaise. La troisième attaque en mai ouvre la porte de Paris que les canons à longue portée (notamment le « long Max ») bombardent régulièrement. A chaque fois, les troupes allemandes remportent des succès mais ne peuvent les exploiter faute d'effectifs et de matériels suffisants. Dès le 26 mars, pour coordonner toutes les troupes de l'Entente, le général Foch a été nommé généralissime, commandant unique des armées alliées.



Les alliés passent à l'offensive

En juillet 1918, la situation militaire se retourne. Foch stoppe l'offensive allemande en Champagne et répond aussitôt par une contre-attaque.

Blessés (Aisne).



Il a maintenant l'avantage numérique, 20 divisions américaines commandées par le général Pershing sont prêtes à entrer en action. D'autre part, des armes plus performantes, l'aviation et surtout les chars d'assaut viennent donner une force neuve à la guerre de mouvement. Les industries anglaise et française (surtout les usines Renault) sont en avance dans ce domaine. Louis Renault est parvenu à mettre au point en moins de deux ans un modèle de char plus léger que les précédents : 6 tonnes, deux hommes à bord, arme (mitrailleuse ou canon de 37 mm) installée pour la 1ère fois sur tourelle pivotante. Les alliés disposent de 1600 chars en 1918, les Allemands de quelques dizaines. L'offensive du 8 août dans la région d'Amiens est le « jour de deuil de l'armée allemande » selon Ludendorff. A partir de cette date, l'armée allemande se replie en bon ordre malgré la lourdeur des pertes.

En septembre-octobre, des troupes américaines engagées dans le secteur de Verdun, en Champagne et en Argonne remportent des combats décisifs. L'Entente pousse son avantage sur tous les fronts, obligeant les alliés de l'Allemagne à demander l'Armistice.



Portrait du caporal-clairon Pierre Sellier.

Vauxaillon (Aisne), Allemands se rendant.



La victoire de l'Entente

La Roumanie, à cause de la défection de la Russie, a été contrainte de capituler dès mars 1918. A l'automne, tous les alliés de l'Allemagne vont petit à petit se retirer de la guerre.

Le 29 septembre, Franchet-d'Esperey et l'armée franco-serbe contraignent la Bulgarie à demander l'Armistice.

Le 31 octobre, la Turquie devant la menace des troupes anglaises de Milne qui marchent sur Constantinople signe l'arrêt des combats.

L'Autriche-Hongrie, menacée d'éclatement depuis la mort de François-Joseph (1916), résiste mal aux attaques italiennes. Les Autrichiens subissent une écrasante défaite à Vittorio-Vénét et déposent les armes le 3 novembre. L'empereur Charles Ier abdique, c'est la fin de la dynastie des Habsbourg, le vieil empire est en pleine décomposition.

L'Allemagne est seule et Ludendorff considère que la guerre est perdue. Pour éviter l'invasion, il conseille dès la fin septembre des négociations mais le président Wilson, sollicité, refuse toute paix de compromis. Ludendorff démissionne alors pour ne pas faire porter la responsabilité de la défaite à l'état-major. L'empereur ne veut cependant pas céder. Mais le 3 novembre, la Révolution éclate à Berlin et dans les villes industrielles où se constituent des « Conseils d'ouvriers et de soldats ». Guillaume II abdique et s'enfuit aux Pays-Bas. Le 9 novembre la République allemande est proclamée.

Dès le 7 novembre, une délégation de 4 parlementaires a été envoyée en forêt de Compiègne au quartier général de Foch à Rethondes où l'Armistice est signé le 11 novembre 1918 sans négociation. Le caporal-clairon Pierre Sellier, originaire de Beaucourt, a sonné le cessez-le-feu à 11 heures à la cote 232 près d'Haudroy (Aisne), à l'endroit où les émissaires allemands ont traversé les lignes françaises.

Une explosion de joie extraordinaire saisit les populations alliées à l'heure où la guerre s'arrête. Le soulagement des combattants est immense. Partout les cloches sonnent, les drapeaux apparaissent, les populations se précipitent sur les places, dans les avenues des grandes villes.

L'Allemagne, qui n'a pas été envahie, vit dans le chaos de la défaite et de la Révolution.

La joie de la Victoire chez les Français dissimule pour un temps le traumatisme profond d'une nation qui compte désormais plusieurs millions de victimes : morts, blessés, mutilés, disparus. Les veuves

et les orphelins sont particulièrement nombreux.

Entre le 16 et le 24 novembre 1918, les troupes françaises pénètrent en Alsace, elles reçoivent un accueil enthousiaste de la presque totalité de la population.

Les traités de paix mettant fin à la 1^{ère} guerre mondiale ne seront signés qu'en 1919 et 1920. Le plus important pour la France est évidemment le Traité de Versailles (29 juin 1919) qui règle le sort de l'Allemagne.



**Le défilé de la Victoire
à Paris le 14 juillet 1919.**





sixième partie

après la guerre

Victimes et destructions

La Grande Guerre est une catastrophe : des millions de morts, de blessés, de mutilés, de familles à jamais détruites, de destructions matérielles sans précédent.

Les pertes humaines ont d'emblée frappé les contemporains : près de 10 millions d'hommes sont morts au combat, 17 millions de blessés dont 6,5 millions d'infirmes ; les plus gravement atteints « les gueules cassées », mutilés ou gazés, ne peuvent plus travailler et sont à la charge de leur famille ou de la collectivité. L'ampleur des pertes est due à la longueur du conflit mais aussi à la stratégie de la guerre d'usure et à l'emploi massif de l'artillerie : c'est un désastre démographique pour les pays européens. La guerre a détruit l'ordre de la vie, l'ordre des générations : les fils sont morts avant les pères. La France, avec 1,4 million de tués et 1,1 million d'invalides est un des pays qui a le plus souffert proportionnellement à ses habitants (elle perd 10,5 % de ses actifs). Elle se retrouve en 1921 avec la population de 1876 !

3321 ressortissants du Territoire-de-Belfort sont morts pour la France (3,27 % de la population totale du département, pratiquement le même pourcentage que la France entière). Les destructions matérielles sont tout aussi accablantes. La guerre de position a ravagé pendant des mois les mêmes lieux, anéantissant tout et bouleversant les sols. Principal théâtre des opérations, la France est le pays le plus touché. Les dommages, concentrés sur 13 départements du Nord et de l'Est, sont impressionnants : 712.000 immeubles détruits ou gravement endommagés, 20.000 établissements industriels, plus de 2000 ponts, 5500 km de voies ferrées, 2.000.000 d'hectares agricoles sont à remettre en état sans compter les mines du Nord noyées par les troupes allemandes en retraite. Des villages de la région de Verdun, surtout, sont rayés de la carte. Les zones de combats d'Italie, de Belgique, de Serbie et de Russie, sont tout aussi dévastées. La guerre a moins touché le territoire des empires centraux.

Le conflit a aussi profondément ébranlé les sociétés européennes, bouleversé les consciences. Le traumatisme de la guerre engendre une remise en cause des valeurs de l'Occident. Les rescapés de la Grande Guerre forment dans la pyramide des âges la « génération du feu ». Regroupés dans les associations d'anciens combattants, ils vont largement influencer les idées et la vie politique de l'entre-deux guerres.



**Eparges (Meuse),
fosse commune :
300 morts, 1915.**

Les monuments aux morts

Bien avant 1918, est né partout en France chez les civils le désir de se souvenir des soldats morts pour la Patrie. Après la distribution de diplômes d'honneur aux familles et la rédaction de livres d'or, s'est imposée l'idée de l'édification de monuments, seule expression digne de commémorer les morts.

Dans chaque commune de France, y compris dans celles d'Outre-Mer ainsi que dans les anciennes colonies devenues indépendantes, il y a de telles constructions.

A la suite des guerres de la deuxième moitié du XIX^e siècle, on a construit pour la première fois en France quelques-uns de ces édifices. Mais c'est après la Grande Guerre que tous les belligérants, vainqueurs et vaincus, érigent des monuments à leurs disparus. La France, en élevant un monument par commune, vient largement en tête.

A ces constructions importantes, il ne faut pas oublier d'ajouter les simples plaques nominatives qui ornent les bâtiments officiels, religieux, publics et privés.

La construction de ces monuments est un enjeu important : ces œuvres présentent un double témoignage sur le déroulement de la guerre et la mentalité des survivants. Aussi, a-t-on tenté de réglementer les projets d'érection, de contrôler la valeur esthétique et la conformité idéologique de l'édifice.

Si certains de ces monuments ont été achetés sur catalogue - avec possibilité de combiner plusieurs moulages - de véritables œuvres d'art ont aussi été commandées aux meilleurs sculpteurs de l'époque tel Maillol ou Bourdelle.

L'édification de ces monuments débute rapidement et se concentre entre 1920 et 1924 essentiellement. Ces lieux vont être immédiatement voués aux morts de la guerre.

Les premières cérémonies sont organisées par les anciens combattants et animées par une vraie ferveur populaire. C'est d'ailleurs sous la pression de leurs associations que la loi du 24 octobre 1922 fait du 11 novembre une fête nationale. Dans les années d'après guerre, ces célébrations ne sont d'ailleurs pas des manifestations militaires : « *Ni prise d'armes, ni revue, ni défilé de troupes. C'est la fête de la paix que nous célébrons. Ce n'est pas la fête de la guerre* » dit le Journal des Mutilés le 14 octobre 1922. Ni officielles, ni militaires, ces cérémonies sont des manifestations funéraires.

La France choisit un soldat d'identité inconnue qui symbolisera



Page d'un catalogue des « Marbreries générales » adressé à la commune d'Essert (Territoire de Belfort).

le sacrifice de tous les hommes morts pour la Patrie. Le 11 novembre 1920, les restes d'un soldat français, tué à Verdun, sont transportés solennellement sous l'Arc de Triomphe à Paris après une cérémonie au Panthéon où Alexandre Millerand, Président de la République, prononce un discours, entouré des trois maréchaux Joffre, Foch et Pétain.

Le même jour, le « guerrier inconnu » anglais est inhumé dans l'abbaye de Westminster. La Belgique, les Etats-Unis, l'Italie feront de même.

Les lieux de mémoire

Les monuments aux morts rappellent aux habitants de chaque commune les sacrifices consentis par leurs enfants, leurs pères, leurs frères. A proximité des champs de bataille des emplacements symboliques sont les gardiens de la mémoire, témoignant de l'atrocité des combats, de l'ampleur des destructions et des tueries qu'a générées ce conflit généralisé.

Pendant les années 20 sont organisés les cimetières militaires, à partir des sépultures installées souvent hâtivement pendant les combats. Ils se situent à proximité des champs de bataille ou près des hôpitaux d'évacuation.

Des dizaines de milliers de corps non identifiables, en raison de l'atrocité des combats sont regroupés dans quatre monuments : l'Ossuaire de Douaumont (Meuse) est le plus connu et le plus important.

Certains villages totalement anéantis, dont neuf dans les environs de Verdun, n'ont volontairement pas été reconstruits : Fleury-devant-Douaumont par exemple, dont on peut voir aujourd'hui l'emplacement et dont on peut parcourir les rues à la recherche de sa vie passée.

De nombreux autres monuments commémoratifs ont aussi été élevés dans les différents secteurs du front, tant par les Français que par les alliés.

Mais le lieu le plus symbolique de la Grande Guerre est certainement Verdun et ses environs où les traces des combats sont particulièrement nombreuses : c'est le lieu de la plus formidable bataille, identifié au sacrifice de nombreux



Vue actuelle de l'Ossuaire de Douaumont depuis le cimetière militaire.

Photographie Archives départementales du Territoire de Belfort.

soldats français et de leurs adversaires allemands confondus. Verdun, aujourd'hui, est devenu le site symbolique de la réconciliation franco-allemande et de la construction de la paix européenne.

Dès la fin de la guerre, des pèlerinages s'organisent sur les champs de bataille, à la recherche des morts, des objets personnels ou pour se recueillir mais aussi parfois par curiosité. Ce culte de la mémoire va se perpétuer et se transformer petit-à-petit avec la disparition progressive des anciens combattants. A proximité de Douaumont, est inauguré en 1967 le Mémorial dont le rôle est éducatif : il propose des explications sur la bataille de 1916. En effet, expliquer et enseigner sur les lieux mêmes ce qu'a été la guerre est la façon la plus efficace d'en perpétuer le souvenir. D'ailleurs, après Verdun, d'autres lieux symboliques des combats de 1914-1918 ont fait l'objet du même choix : au Linge dans le Haut-Rhin est rappelée la violence des combats dans les Vosges et à Péronne dans la Somme, l'Historial est un lieu de recherche international sur la première guerre mondiale.

**Oignon (montre)
avec représentation
d'un soldat. Coll. part.**





Chronologie sommaire 1914-1918

	Guerre à l'Ouest	Autres fronts	Autres évènements
1914	<ul style="list-style-type: none">- Août : bataille des frontières- 6-13 septembre : la Marne- 14 septembre : Falkenhayn remplace von Moltke- Octobre : course à la mer- Novembre : mêlée des Flandres, inondation de l'Iser	<ul style="list-style-type: none">- 27-30 août : bataille de Tannenberg.- Septembre : avance russe en Galicie- Décembre : Les Serbes refoulent les Autrichiens	<ul style="list-style-type: none">- 23 août : Le Japon déclare la guerre à l'Allemagne- 2 novembre : La Turquie se range aux côtés des Empires centraux.
1915	<ul style="list-style-type: none">- Avril : première attaque aux gaz (Ypres, Belgique).- Mai-juin : échec français (Artois)- Septembre-Octobre : échec français (Champagne)	<ul style="list-style-type: none">- Février : l'Allemagne décrète le blocus des côtes des l'Entente- Mars : l'Entente décrète le blocus total de l'Allemagne- Avril : Les Dardanelles- Mai : torpillage du Lusitania- Mai-août : recul russe en Pologne- Novembre : retraite Serbe (Adriatique)- Décembre : débarquement allié à Salonique	<ul style="list-style-type: none">- 26 avril : traité secrêt de Londres- 23 mai : entrée en guerre de l'Italie- 5 octobre La Bulgarie rejoint les Empires centraux.
1916	<ul style="list-style-type: none">- 21 février : attaque allemande à Verdun- 1^{er} juillet : attaque alliée sur la Somme- 27 août : Hindenburg et Luddendorff à la tête de l'armée allemande- 15 septembre : première attaque de tanks- Octobre-novembre : contre-attaque française à Verdun- 27 décembre : Nivelle remplace Joffre	<ul style="list-style-type: none">- Janvier : le Cameroun allemand tombe- 31 mai : bataille navale du Jutland	<ul style="list-style-type: none">- Mars : le Portugal entre en guerre contre l'Allemagne- 28 août : la Roumanie aux cotés des alliés- 21 novembre : mort de François-Joseph 1^{er}.- 6 décembre : les Allemands à Bucarest- Offres de paix des Empires centraux et de Wilson
1917	<ul style="list-style-type: none">- Mars : repli allemand sur la ligne Hindenburg- Avril : échec de l'offensive Nivelle ; Pétain le remplace- Mai-juin : Mutineries dans l'armée française- 26 juin : arrivée en France des premiers soldats américains- Octobre : bataille des Flandres	<ul style="list-style-type: none">- 1^{er} février : guerre sous-marine à outrance- 24 octobre : Caporetto- 15 décembre : armistice germano-russe- Décembre : effondrement roumain	<ul style="list-style-type: none">- 15 mars : Nicolas II abdique- 6 avril : Les Etats-Unis en guerre contre l'Allemagne- 26 juin : la Grèce avec les alliés- 14 août : la Chine en guerre contre l'Allemagne- 7 novembre : révolution bolchévick (Russie)
1918	<ul style="list-style-type: none">- Mars-juillet : 4 offensives de Luddendorff- 14 avril : Foch commandant en chef de toutes les forces alliées- Juillet-octobre : contre-offensive de Foch- 12 septembre : Les Américains réduisent la hernie de Saint-Mihiel- 5 octobre : L'Allemagne demande à Wilson les conditions d'armistice.- 11 novembre : armistice de Rethondes- 17 novembre : entrée des Français en Alsace et en Lorraine	<ul style="list-style-type: none">- Avril : occupation de l'Ukraine par les allemands- 15 septembre : percée du front bulgare- 29 septembre : armistice bulgare- 28 octobre : Vittorio-Veneto- 30 octobre : armistice turc- 3 novembre : armistice austro-hongrois	<ul style="list-style-type: none">- Janvier : 14 points de Wilson- 3 mars : paix de Brest-Litovsk- 7 mai : paix de Bucarest- Mai : effondrement de l'Autriche-Hongrie- 3 novembre : révolution à Kiel (Allemagne)- 9 novembre : chute de l'Empire allemand

Autres expositions disponibles

- 1 > Lucien Edmond, photographe de son temps
- 2 > Le jeu d'échecs, de Charlemagne à nos jours
- 3 > 1789, les Belfortains ont la parole
- 4 > Une histoire sans histoire (relations franco-suisse)
- 5 > Vichy et le III^e Reich contre les Juifs
- 6 > Le fer et les hommes (3 siècles de métallurgie)
- 7 > L'eau et la mine dans le Rosemont
- 8 > A la une !
- 9 > Le logement social dans le Territoire de Belfort
- 10 > Libération et reconstruction
- 11 > Les années 30 en France et à Belfort.
- 12 > Les Archives départementales du Territoire de Belfort :
700 ans de patrimoine, 70 ans d'existence
- 13 > La propagande par l'affiche, 1939-1945

Organisation des manifestations

Pierre Quernez,
directeur des Archives départementales
du Territoire de Belfort

Conception et réalisation des expositions

Olivier Billot
Nicole Siffert
Marie-Antoinette Vacelet

Remerciements tout particuliers aux institutions qui ont apporté une aide précieuse :

Abcjal informatique, Archives départementales de la Manche, Bibliothèque municipale de Belfort, Cinémas d'Aujourd'hui, Délégation militaire du Territoire de Belfort, Fnac Belfort, Mairie de Belfort, Mémorial canadien de Vimy, Mémorial de l'Hartmannswillerkopf, Mémorial du Linge, Mémorial de Verdun, Musée d'Art et d'histoire de Belfort, Office du Tourisme de Belfort et du Territoire de Belfort, Radio France Belfort.

Ainsi qu'à Mesdames et Messieurs :

Marie-Jeanne et Jean-Pierre Billot, Patrick Bornier, Pierre Braun, Christophe Bretonneau, le capitaine Castellani, Christophe Cousin, Bernard Cuquemelle, le colonel Didier, Claude Donzé, Françoise Duranthon, Michel Estienne, le colonel Farinet, Simone Félix, Emile Géhant, Jean Girard, Lieut-Colonel Giraud, Richard Gorrieri, Alice Gutleber, Françoise Hacquard, Richard Hartzler, Colette Hass-Braun, Monique Hatton, Marie-France Lemouel, Gilberte Louis, François Mieg, le colonel Philippot, Marie-Catherine Peureux, Evelyne Py, Chef d'escadron Regley, Chef d'escadron Regley, Daniel Roess, Geneviève Sabatier, Aymar de Saint-André, Philippe Sauvagnac, François Sellier, Huguette et Léon Siffert, Mariette Skier, Christophe Tamborini, Lucette Thomas, Monique Thomas,

pour les souvenirs familiaux, objets, lettres, carnets qu'ils nous ont aimablement confiés et pour l'aide qu'ils nous ont généreusement apportée.

Conception graphique

Contexte communication
Direction de la communication du Conseil général

Photographies des objets

Samuel Carnovali

Photogravure

Antéprint

Impression

Khéops imprimeur
N° ISBN 2-86090-012-X

Réalisation du matériel de l'exposition et du catalogue

Archives départementales du Territoire de Belfort







Conseil Général
TERRITOIRE DE BELFORT

Archives départementales
4 rue de l'Ancien Théâtre, 90020 Belfort
Tél. 03 84 22 03 01